**Zeitschrift:** Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève

**Herausgeber:** Société d'histoire et d'archéologie de Genève

**Band:** 13 (1964-1967)

**Heft:** 2

**Rubrik:** Compte rendu administratif pour l'année 1965

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## COMPTE RENDU ADMINISTRATIF POUR L'ANNÉE 1965

### Admissions et décès

La Société d'histoire et d'archéologie a reçu au nombre de ses membres effectifs en 1965 :

| | | |
|---|---|---|
| Le 25 février : | Mlles | Hélène CAHORN (dès 1966, Mme Eugène HUMBERSET) |
| | | Marie-Louise CORNAZ |
| | MM. | Pierre BOISSIER |
| | | Pierre BUNGENER |
| | | Jean-Claude FAVEZ |
| Le 27 avril : | Mme | Michelle BOUVIER-BRON |
| | Mlle | Danielle QUENNOZ |
| | MM. | Jean-Claude FRACHEBOURG |
| | | Claude TAPPOLET |
| | | Michel VIAL |
| Le 28 septembre : | Mme | Liliane CHOUET |
| | Mlle | Idelette CHOUET |
| | MM. | Guy de HERDT |
| | | Gérald WEDER |
| Le 9 décembre : | Mlle | Monique BAGGI |
| | MM. | André CORBOZ |
| | | Jacques MAEDER |
| | | Jean-Yves MARIOTTE |
| | | Jean MOUTON |
| | | Charles-Ferdinand WIRZ |

La Société a eu, d'autre part, le regret de perdre en 1965 un de ses membres correspondants, M. Hans NABHOLZ, Dr phil. et professeur à l'Université de Zurich, bien connu par ses remarquables travaux d'histoire suisse, ainsi que six de ses membres effectifs : M. Victor GAUTIER, ancien Conseiller aux Etats, reçu le 22 juin 1959 et décédé le 17 janvier ; M. André MARIDOR, imprimeur, reçu le 26 octobre 1955 et décédé le 23 mars ; M. Edmond BOISSONNAS, reçu le 5 novembre 1951 et décédé le 3 juin ; M. Paul-F. GEISENDORF,

reçu le 7 mai 1935 et décédé le 25 juin (voir ci-après) ; M. Léon BARDE, reçu le 7 mai 1931 et décédé le 9 septembre ; et M. Paul DÉMOLIS, reçu le 2 février 1933 et décédé le 7 décembre.

Trois démissions ont été enregistrées et le comité a procédé à cinq radiations, de sorte que le nombre des membres effectifs de la Société s'élevait, au 31 décembre 1965, à 322.

## Paul-F. Geisendorf

(Allocution de M. Alain Dufour, président de la Société, prononcée à la séance du 11 novembre 1966)

Le 25 juin 1965, notre Compagnie a éprouvé une très grande perte en la personne de M. Paul Geisendorf, l'un de ses membres les plus fidèles assurément. On ne faisait jamais appel en vain à son dévouement inlassable. Il fut secrétaire durant six ans, de 1937 à 1942 ; il assuma deux fois la présidence, en 1947-1948 et en 1961-1962. Et chacun se souvient de la distinction et de l'autorité avec lesquelles il s'acquitta de ces tâches ; personne n'a oublié l'orateur charmant qu'il savait être. Dans ses communications — trop nombreuses pour être citées ici — il captivait ses auditeurs ; de longues phrases se déroulaient sans effort, improvisées, faites de mots justes, d'expressions frappantes ; parfois l'auditeur se demandait comment telle période allait se terminer — et elle finissait toujours parfaitement bien. Petits « suspenses », qui ressortissent à l'art de l'orateur — sans ce je ne sais quoi de solennel et de compassé que suggère le mot d'orateur. Les communications de M. Geisendorf allaient de la causerie familière à la conférence brillante.

Un homme de dévouement, un excellent conférencier, un travailleur infatigable aussi ; les habitués des Archives savent combien de fichiers, d'index, d'instruments de travail il édifia pendant les années qu'il passa au service de cette institution ; travaux de patience, qui n'apportent point de gloire et peu de reconnaissance immédiate car ils ne sont guère utilisés tout de suite, mais servent à guider les autres chercheurs pendant des générations à venir. Il fallait de la passion pour abattre tant de besogne, et M. Geisendorf avait la passion de son métier d'archiviste. Même dévouement lorsque, professeur, il se chargea de gérer le Fonds d'entr'aide de l'Université. Mêmes patience et désintéressement lorsqu'il s'agissait d'aider les chercheurs et les étudiants débutant dans les travaux d'histoire.

Membre très actif de notre Compagnie, archiviste, puis titulaire de la chaire d'histoire nationale de notre Université, ce sont autant d'aspects de la vie d'un historien. Et c'est bien de l'historien, de

son œuvre historique, qu'il faut parler ici, et de sa place dans l'historiographie genevoise. Le difficile honneur qui nous incombe d'évoquer sa mémoire exigerait sans doute que nous tracions ici son portrait, que nous décrivions sa personne, sa présence ; ce n'est pas le désir qui nous en manque, mais bien, hélas, le talent, l'art d'évoquer les personnes. On nous pardonnera donc de nous en tenir à ce qui est peut-être un peu plus austère, mais qui est plus à notre portée : tenter une définition de l'historien [1].

La formation de M. Geisendorf fut genevoise et parisienne. C'est d'abord dans sa ville natale qu'il fit ses études secondaires et supérieures, dans notre Faculté des lettres, où il passa sa licence ès lettres classiques, en 1933. Ses maîtres en histoire furent Charles Borgeaud — pour qui il n'a cessé de professer la plus vive admiration, et dont il reprendra plus tard la grande *Histoire de l'Université* pour la résumer et la divulguer à l'occasion du jubilé de 1959 — et M. Paul-E. Martin. En littérature, il suivit, notamment, les enseignements de Victor Martin et de Thibaudet. Cette formation littéraire de grande qualité l'a marqué, et nous y reviendrons. A Paris, il fut quelques années auditeur à l'Ecole des chartes et il apprit le métier de bibliothécaire et de bibliographe, passant brillammenf le diplôme supérieur de bibliothécaire. (Par la suite, M. Geisendort devait exercer quelque temps la profession en notre Bibliothèque publique et universitaire.) De ces années de formation à l'étranger — tellement indispensable à tout intellectuel suisse — on s'attend généralement à ce que le jeune homme reçoive quelque souffle nouveau, venant vivifier l'excellente formation technique qu'il a reçue chez lui. Cela peut être, mais le contraire arrive aussi, et nous croyons que ce fut précisément le cas de Paul Geisendorf, à qui les années parisiennes apportèrent la maîtrise de certaines techniques : la paléographie, l'archivistique, l'art de conduire des enquêtes documentaires très élargies, la bibliographie (on le saura mieux encore, sous peu, lorsque aura paru sa *Bibliographie raisonnée de l'histoire de Genève*). Mais nous avons le sentiment que le levain vivifiant, c'est de sa formation genevoise qu'il le tenait.

Mentionnons d'abord une profonde tradition morale et religieuse protestante — tradition si vivante dans la famille Geisendorf-Des Gouttes. Elle laisse au cœur de tous ceux dont elle a imprégné les jeunes années un souci, une sorte de difficulté d'être, qui les retient à tout jamais de se contenter de peu. Soyons sûrs que si le ciel avait accordé à M. Geisendorf les nombreuses années de santé et de vieil-

[1] La liste complète des publications de Paul-F. GEISENDORF se trouve dans le *Catalogue des ouvrages, articles et mémoires publ. par les professeurs et privat-docents de l'Université de Genève*, « Documents pour servir à l'histoire de l'Université de Genève », t. X (1948), p. 117-118 ; t. XI (1953), p. 134-135 ; t. XII (1959), p. 124 et t. XIII (1964), p. 158-159.

lesse que nous lui souhaitions, il ne se fût jamais arrêté de travailler, il n'eût jamais considéré son œuvre comme achevée.

Moins profondément, il faut mentionner la tradition de l'érudition genevoise. Cette tradition-là était sans doute plus impressionnante en 1930 qu'elle ne peut le paraître aujourd'hui. Les vénérables savants de la génération précédente, les Frédéric Gardy, les Eugène et Albert Choisy, les Fernand Aubert, les Rivoire et van Berchem étaient là ; à chaque séance de la Société d'histoire leur présence remplissait fidèlement les premiers fauteuils d'auditeurs sagaces et sévères. Quelle émulation pour le jeune Paul Geisendorf ! Il s'est parfois regimbé contre cette imposante tradition — et nous y reviendrons — mais il en fut le digne héritier. L'infatigable quête des documents, les patientes filiations généalogiques que l'on établit sans faille dans l'ombre des Archives, voilà ce que Genève a connu plus qu'aucune autre ville. Paul Geisendorf a poursuivi ces études avec rigueur. Il a écrit des histoires de famille, dressé des généalogies ; il en a laissé un volume presque achevé, un tome II de ces *Généalogies genevoises* commencées par Albert Choisy, reprenant l'œuvre des Galiffe.

Bien des observateurs étrangers ont pu le confirmer : à Genève, la tradition de l'érudition est beaucoup plus puissante et plus parfaite que celle de l'histoire générale.

Il faut ici une mention particulière de M. Paul-E. Martin, éminent représentant lui aussi de cette tradition érudite, mais qui sut l'infléchir très utilement vers l'histoire proprement dite, en l'orientant vers l'étude critique des sources narratives de l'histoire. C'est de lui que Paul Geisendorf a reçu le sujet et le programme de sa thèse sur les *Annalistes genevois du début du XVII^e siècle* : *Savion*, *Piaget*, *Perrin*, qui forme l'un des plus gros, l'un des plus riches volumes de notre série des « Mémoires et documents ». Livre qu'il faut consulter à propos de n'importe quelle question d'histoire genevoise du XV^e au XVII^e siècle, mais qu'il faut surtout lire et relire. C'est une somme de connaissances. Les origines de nos récits historiques fondamentaux, ceux de Spon et de Gautier, s'y trouvent démêlées de main de maître. C'est grâce à ces savantes filiations de sources que nous pouvons enfin maîtriser le fatras des vieux chroniqueurs du XVII^e siècle, qui avant MM. Martin et Geisendorf apparaissaient comme une forêt impénétrable. Car personne ne savait au juste comment ils s'étaient copiés les uns les autres, ni comment ils avaient copié leurs prédécesseurs, ni ce qu'ils avaient écrit d'original. Mieux encore, en réunissant tout ce qu'on peut savoir de chacun d'eux, M. Geisendorf a défini leurs méthodes, leur rôle dans l'historiographie. Chaque élément y trouve clairement sa place, grâce à un esprit critique pénétrant et au prix d'une recherche d'une étendue presque vertigineuse. Un beau livre d'histoire caché sous un titre excessivement modeste ; n'hésitons pas à le dire : le chef-d'œuvre de Paul Geisendorf.

Nous avons déjà évoqué la tradition littéraire de la Faculté des lettres de Genève ; est-ce grâce à l'influence de ses maîtres, ou à cause de ses goûts personnels que M. Geisendorf sut être un si excellent écrivain ? Car il avait des goûts d'artiste, très attiré par la musique, par les beaux-arts, par le théâtre et en tout temps par la littérature. Il lisait beaucoup, et de bons auteurs ; souscripteur, par exemple, du *Journal* des Goncourt, il en dégustait les volumes au fur et à mesure de leur parution, et il serait facile de multiplier les exemples de ce genre. De là une langue riche et précise, le plaisir de trouver une expression peu commune, mais juste. Il écrit, par exemple : « les affaires de son père étaient encore *à l'embellie* » : l'expression est charmante et parlante ; Littré, cependant, apprendra au lecteur curieux que l'*embellie* est une accalmie sur mer, lorsque le soleil paraît entre deux nuages. Tout cela fit de M. Geisendorf un historien qui écrit bien, chose, ma foi, assez rare en notre XX^e^ siècle pour mériter qu'on la souligne. Disons même : un écrivain qui a du souffle, et donnons-en pour preuve ce beau portrait moral d'un magistrat genevois du XVII^e^ siècle, Marc-Conrad Trembley, que nous extrayons de l'« Histoire de la famille Trembley », œuvre restée inédite jusqu'ici :

« Les plus grands hommes ont leurs petits côtés. Parallèlement à une incroyable somme de travail et de dévouement, à un style diplomatique de grande classe et à un style de vie à peine inférieur, Marc-Conrad eut ses côtés faibles : un grand orgueil tout d'abord, qui ne courbait le col, comme chez la plupart des personnalités accusées, mais pieuses, du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, que devant Dieu seul ; une certaine agitation qui transformait parfois en brouilleries les affaires apparemment les plus simples ; enfin et surtout une très réelle et très âpre avidité matérielle qu'expliquent, sans l'excuser, sa naissance dans une branche cadette, peu favorisée sous le rapport de la fortune, et la disproportion qui régna toute sa vie entre ses services éclatants et ses moyens modestes ; de là une jalousie mal dissimulée envers les branches aînées, plus à leur aise et plus proches du pouvoir, qui causa parfois des zizanies familiales ; mais, les jours malheureux venus, — car ces mêmes branches aînées, par leur conduite lors de l'affaire du Tamponnement, furent à l'origine de l'interruption brutale et imméritée de la carrière de Marc-Conrad — l'honneur du nom passant en premier et faisant oublier les différends anciens, une grandeur et une noblesse dans l'acceptation d'un sort qu'il ne méritait que pour s'appeler Trembley, qui est d'un parfait honnête homme et d'un grand seigneur ».

S'il n'avait été un homme de tradition, M. Geisendorf n'eût pas eu sa place complète dans la lignée des meilleurs historiens de Genève, il ne se fût sans doute pas trouvé si naturellement placé au cœur de notre historiographie. Mais à certains égards, il fut aussi un novateur, et par ce mélange se caractérise sa personnalité,

— par là aussi, il incarne parfaitement un moment de cette historiographie, qu'il a marquée d'une empreinte durable.

Cette érudition genevoise, dont il participa si intimément, il sut aussi parfois se rebeller contre elle. Les vénérables savants, experts en généalogie, scrupuleux auteurs de notices, voire de notules et de notuscules, qui furent ses prédécesseurs, avaient été marqués par la forte personnalité de Théophile Dufour — formé lui-même par Paul Meyer et les maîtres de la critique historique française des années 1870 à 1880. Critique, ou mieux vaut dire hypercritique, dont l'effet avait été profondément bienfaisant et reste toujours utile, certes, mais qui correspond à une époque, celle du positivisme, où, dit plaisamment Thibaudet, les professeurs de lettres cherchaient à ne pas paraître frères cadets trop indignes de leurs collègues de la Faculté des sciences, en accumulant fichiers et précisions. M. Geisendorf ne se fit pas faute, parfois, de picoter les spécialistes de la critique pour la critique. Il voulait des résultats historiques, et même des résultats abondants.

Un passage remarqué de sa leçon inaugurale à l'Université (*L'historien dans la cité*, 1953) contient une petite statistique de la production historique genevoise imprimée ; il y relève que, du temps de ses prédécesseurs, ce chiffre avait beaucoup faibli. Il y a donc une sorte de revendication de la quantité, après un âge où l'on avait goûté très exclusivement la qualité. Nous croyons que cette revendication est venue à son heure. Il fallait de nouveau aborder sans trembler les grands sujets. Et c'est ce que fit M. Geisendorf. Nous avons cité ses *Annalistes* ; citons maintenant sa biographie de *Théodore de Bèze*. Ecrire la vie du successeur de Calvin demandait du souffle et du courage, car Bèze fut mêlé à tant d'événements et de controverses difficiles, et pendant une si longue vie, que son cas devait presque nécessairement décourager toute entreprise sérieuse de biographie. Celle que M. Geisendorf a écrite a le mérite de se lire avec agrément et d'être complète ; sans être parfaite, elle rend les plus grands services et ne sera pas remplacée de si tôt ; épuisée, elle devrait être réimprimée, car nombreux sont les travailleurs dans divers pays du monde entier, qui éprouvent le besoin d'y recourir, alors que ce livre manque encore dans tant de bibliothèques étrangères.

Citons ici les difficiles publications de documents qu'il sut achever en peu de temps : les deux volumes du *Livre des habitants de Genève*, livre d'or du Refuge ; le récit de l'Escalade, paru en 1952, basé lui aussi sur une documentation complète, c'est-à-dire incroyablement étendue. Refuge, combats pour la foi, tels sont les sujets qui devaient naturellement attirer M. Geisendorf, qui ne fut pas seulement historien de Genève, mais aussi historien du protestantisme.

Autre aspect moderne et marque des temps : M. Geisendorf s'est montré sensible à l'exemple de Lucien Febvre ; il aimait à citer, à invoquer le grand historien français, qui aviva chez lui le

goût du document non seulement pittoresque, mais qui permet d'appréhender sur le vif l'existence quotidienne, la manière d'être, la mentalité de nos ancêtres. Il y a là un affinement de la curiosité historique, dont sa *Vie quotidienne au temps de l'Escalade* témoigne éloquemment. Echo de l'école française moderne, encore, dans l'introduction de son cours du soir sur l'*Histoire des civilisations*, où se retrouve tel mot un peu condescendant, à la Lucien Febvre, pour définir l'« histoire des événements ». Il dut connaître cet appétit de connaissance globale de tout le passé, cet enthousiasme insatiable, qui fait le charme du maître franc-comtois, mais qui engendre trop volontiers des programmes immenses, essoufflants, où l'histoire devient quelque peu centrifuge.

Mais ce n'est pas ici le lieu de critiquer l'histoire à la Lucien Febvre. Aussi bien, la fidélité à l'histoire de Genève a-t-elle toujours gardé M. Geisendorf de ces sortes de dispersions. L'amour du sol natal, qui embrasse toute la cité et son paysage, est toujours resté le fil conducteur de son activité, comme il reste et restera celui de toute notre historiographie genevoise. Que l'on me permette d'achever en illustrant cette vérité essentielle de quelques lignes empruntées à l'introduction de l'*Histoire d'une famille du refuge français, les Des Gouttes*. M. Geisendorf écrit : « L'histoire d'une famille sans homme célèbre, sans illustration de premier ordre, peut ainsi s'élever plus facilement du plan particulier au plan général. Simple coupe dans le temps, simple vue de la grande histoire (car l'histoire de Genève est presque toujours depuis le XVI^e^ siècle de la grande histoire) par le petit bout de la lunette, elle peut redonner toute sa valeur à la seule réalité et à la seule vérité du passé, qui est la *durée*. Hommes, régimes, dominations — tout passe. Mais il y a des choses qui ne passent pas, lorsque des générations d'honnêtes gens ont pris soin de se les transmettre les unes aux autres. C'est l'honneur du nom, qui doit survivre à toutes les aventures ; c'est la constance dans la foi ou dans la cause qu'on a choisi de servir ; c'est enfin — et surtout — l'amour du sol natal ou de la cité librement élue comme patrie ».

## Faits divers

PUBLICATIONS. — En 1965 a paru la première livraison (1964) du tome XIII du *Bulletin*. La Société a publié en outre son quatrième *Mémorial*, portant sur les années 1938 à 1963, qui forment le premier quart du deuxième siècle de son existence.

BIBLIOTHÈQUE. — La Société a reçu, en 1965, par voie d'échange ou à la suite de dons, 23 volumes, 5 brochures et 101 fascicules de

revues. Donateurs: MM. P.-A. Bonnelance et J.-D. Candaux.

Elle a remis d'autre part, à la Bibliothèque publique et universitaire 301 volumes et fascicules de revues.

## Communications

### présentées à la Société en 1965

1376. — *Séance du 14 janvier.*

**Le développement chronologique du sanctuaire de Baalshamîn à Palmyre, par M. Paul COLLART, directeur de l'Institut suisse de Rome.**

Comme on le sait, la Mission archéologique suisse de Palmyre, placée sous le patronage de l'Université de Genève, s'est consacrée plus spécialement au sanctuaire de Baalshamîn, parmi tous les édifices, plus ou moins ruinés, qui subsistent encore de l'ancienne capitale de la reine Zénobie. Les fouilles pratiquées il y a une dizaine d'années n'ont pas permis seulement de dégager le temple proprement dit, mais ont amené encore la découverte de tout un complexe de bâtiments qui l'entouraient. La tâche de la mission consiste maintenant à interpréter correctement ces découvertes; une datation aussi exacte qu'il se peut des divers vestiges contribue naturellement à rendre possible, sinon facile, cette interprétation. C'est ainsi que, peu à peu, l'on est parvenu à rétablir la succession des constructions et à reconstituer le développement du sanctuaire comme son sort ultérieur.

Vers l'an 65 ap. J.-C., il consistait en deux groupes distincts de bâtiments reliés par un péribole: un enclos à caractère sacré, et, à quelque distance au nord, un ensemble d'édifices, dont un portique que l'on a pu dater avec précision de l'an 23.

Puis le premier enclos se transforme; on y aménage deux cours entourées de colonnades, tandis qu'un nouveau portique le réunit en outre à l'autre groupe de constructions. En l'an 130 environ, l'on construit dans l'ancien « temenos » le temple qui reste aujourd'hui l'édifice le mieux conservé de cet ensemble. De nouvelles colonnades élevées dans la cour du nord et dans celle du midi viennent compléter le tout. Tel devait être, à peu près, l'état des lieux lorsqu'en 273, Aurélien s'empara de Palmyre et, ayant vaincu Zénobie, l'envoya en captivité à Rome.

Pour la ville, c'est le début du déclin, marqué par la ruine progressive, plus ou moins accusée, des diverses parties du sanctuaire.